

Monsieur Morphée
Empoisonneur Public

ROGER GILBERT-LECOMTE

Monsieur Morphée
Empoisonneur Public

suivi de
Les Derniers Jours de Roger Gilbert-Lecomte
par MADAME FIRMAT

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

*Cet essai est une mise au point
du problème des stupéfiants :
il n'honore pas les législateurs et les journalistes
qui l'ont malproprement escamoté.*

Monsieur Morphée a paru pour la première fois dans *Bifur*, n° 4, Paris, éditions du Carrefour, décembre 1929. La présente édition reproduit fidèlement le texte original.

Photographie de couverture : Wols, *Portrait de Roger Gilbert-Lecomte*, 1943. © Adagp, Paris, 2012.

© Éditions Allia, Paris, 2012.

*“Prenez garde, car vous avez la maladie
Dont je suis mort.”*
MAURICE ROLLINAT

“La mort... c’est le but de la vie.”
CHARLES BAUDELAIRE

SI CLAUDE FARRÈRE, et puisse-t-il ne jamais se repentir de ce qu’il a fait de mieux au long, trop long, de sa carrière, si Antonin Artaud et surtout, magnifiquement, Robert Desnos ont, tour à tour, seuls entre tous, traité du problème des drogues sans tabou sur l’esprit depuis la promulgation de la loi inintelligente de prohibition (juillet 1916), tout n’est pas dit et la protestation ne doit pas faire silence : jamais elle ne sera plus actuelle qu’à l’heure présente pour répondre à la diarrhée journalistique documentaro-moralisatrice et surtout policière sur les “paradis artificiels” (sic et resic et resic). Quotidiens et hebdomadaires illustrés ou non ne cessent d’en barbouiller leurs colonnes sous forme de reportages retentissants pondus par des scribes de toutes opinions et de tous sexes dont le seul caractère commun est une foncière impuissance à envisager proprement une question sans se faire l’écho des préjugés grossiers de leurs lecteurs. Qu’il se présente, le pétro-ne à deux sous la ligne qui “flétrit les vices” dans un dessein moins abject que d’assaisonner son texte par les descriptions truquées de ses prétendues turpitudes. La présente protestation, sûre de l’inefficacité de sa démarche, ne vise à aucun résultat : elle ne fait appel qu’à la justice désintéressée de l’esprit.

Que ceux qui font profession dans ce cas comme dans les autres¹ d'égarer l'opinion et de reculer chaque jour les frontières de l'idiotie trouvent ici l'expression sincère de tout mon mépris.

SELON l'axe du haut cylindre noir et brillant jouent à cache-cache et tournoient les visions fuyantes du coin de l'œil; la frayeur aux yeux de lièvre y poursuit les lièvres oreillards de la peur. Sous le gigantesque gibus M. Morphée dissimule à peu près une absence de face. Il est jour, il est nuit; mais il est toujours nuit quand M. Morphée passe. Toutes les polices du monde qui le recherchent, ne le trouveront jamais à cause même de son allure tellement étrange qu'elle le rend invisible. Pour comble d'audace, il menace: "Lorsque je me promenais, dit-il, tout nu dans les paysages mythologiques, on m'élevait, il est vrai, peu d'autels, mais au moins le respect entourait ma carcasse au repos et sous ma chevelure immense et broussailleuse comme la paille de fer – c'est vous qui m'avez rendu chauve, salauds!

1. Les récents et innombrables dithyrambes pondus lors des pitoyables mascarades que furent les funérailles nationales du Faréchal Moch sont là comme pièces à conviction.

– Quand je fermais mes yeux tourbillonnants de mondes, comme on referme après usage des instruments de précision dans leur étui, on me laissait en paix contempler au fracas du tonnerre des rêves la naissance des météores en phosphènes. Hélas, dernier détenteur du secret de la vie, maintenant même l'Orient se meurt – ah! célébrez royalement ses funérailles! avant qu'il ne renaisse et vous saute à la gorge; car son réveil sera terrible sur la croûte du monde. Avec mes pieds bots je ne puis être que de cœur parmi les hordes souterraines des enfants blêmes de la nuit qui bientôt piétineront votre sale civilisation. Au moins je joue leur jeu à l'intérieur de la place. Lentement je grignote, comme un million de rats, l'Occident qui me nie et je ne serai pas pour rien dans l'écroulement de ce colosse aux pieds de beurre, à tête de veau.

Alors que vous m'avez toujours connu débonnaire marchand de dodo, vous vous demandez sans doute quelle nouvelle firme je représente. Mais, ne serait-ce qu'à l'atmosphère délétère qui m'entoure et qui se dégage principalement de mes oreilles de vampire, vous sentez vite intensément et obscurément le plus vaste principe que je propage. Quant à l'exprimer vous en seriez bien en peine. Au plus près pourrai-je me présenter comme l'industriel génie de la

Mort-dans-la-vie. Je suis le maître de tous les états naturels ou provoqués qui ‘préfigurent’, symbolisent la mort et, partant, participent de son essence. Et ces états tiennent dans une vie humaine une place beaucoup plus importante qu’on ne croit. Je vous rappellerai tout d’abord, après Gérard de Nerval, cette constatation si vraie, si évidente, si importante, si essentielle, si mystérieuse que toutes les consciences modernes oublient régulièrement : *l’homme passe au moins un tiers de sa vie à dormir.* Le fait de ne pas tenir compte de cette si simple vérité suffit à fausser complètement le concept actuel de ‘vie humaine’. Ce fâcheux oubli constitue l’une des plus efficaces causes des maux présents et du *Cataclysme futur*, – et proche. C’est probablement pour me donner un exemple à l’appui que l’on enferme chaque jour comme des boutons de culotte, dans les asiles d’aliénés, des hommes dont le seul crime est de donner à l’activité de rêve une valeur égale à celle dont on gratifie si généreusement l’activité de veille, et qui en conséquence exécutent les ordres du rêve dans la veille. C’est pour cette équitable conception de la vie double que Nerval lui-même fut maudit dans le siècle.

Mais sachez-le, faces pâles, outre le sommeil reviennent de droit à mes territoires fantômes

tous les autres états humains qui sont des refus d’agir, des crampes de la volonté, des paralysies soudaines du devenir individuel, des arrêts du flux métaphorique de la conscience superficielle, des trouées vers les zones nocturnes, les climats interdits où règne celui qui dit ‘non’ à la vie : ‘Soi’ l’impassible.

Et maintenant notez cette définition d’universalité que je soumets aux zoologues : *ce qui différencie le mieux l’homme de l’animal c’est la pipe.*

Qu’on m’excuse, quant au dernier terme de cet aphorisme, de sacrifier au besoin d’imaginer, de ‘faire concret’ selon le goût du jour, si j’ajoute cette explication simple et lucide : selon une image de rhétorique bien connue, donnant le contenant pour le contenu, par pipe j’entends tous les produits qui servent, plus ou moins, à provoquer artificiellement la rêverie. Voici encore une vérité banale et très claire à laquelle on ne pense jamais, c’est à savoir que tous les hommes de tous les temps historiques ou préhistoriques, quels que soient leur morale, leur religion ou leur degré de civilisation, ont toujours usé de ces produits que la pharmacologie nomme toxiques : depuis les philtres des magiciens antiques et des médecine-men de toutes les tribus primitives, les herbes saintes des Incas, la coca et le peyotl du Mexique, le

bétel à mâcher des Océaniens, l'opium chinois et hindou, le haschisch et toutes les variétés de chanvres asiatiques et africains jusqu'aux poisons modernes de l'Europe : éther, tabac, morphine, héroïne, cocaïne et au plus universel : l'alcool sous toutes ses formes métropolitaines et coloniales.

Il est assez compréhensible et logique que toutes les drogues, destinées qu'elles sont à provoquer plus ou moins vite et plus ou moins longtemps cet accident de conscience que j'ai vaguement classé parmi les refus d'agir mais indubitablement rangé dans mon royaume la Mort-dans-la-vie, soient par contre-coup nuisibles aux instruments de l'action, c'est-à-dire aux organes du corps humain.

C'est en tablant sur cette constatation assez simplette que, de tous temps, un certain nombre d'hommes qui, d'une part, pour des raisons plus loin développées, ne ressentent guère le besoin d'user de ces produits toxiques et qui, d'autre part, munis légalement du pouvoir d'attenter à la liberté privée de leurs concitoyens, ont une fois pour toutes renoncé à appliquer le principe politique du Non-Agir préconisé par Lao-Tses, un certain nombre d'hommes, dis-je, ont cru possible d'arrêter net la consommation des drogues en les prohibant.

De telles prohibitions ont toujours des buts apparents très convenables, par exemple le bien public, et des buts moins apparents un peu malpropres, par exemple la repopulation.

La prohibition de l'alcool aux États-Unis, celle de l'opium, de la cocaïne, etc., etc., dans presque tous les pays proviennent de cette manière de penser commune non seulement à tous les législateurs, mais encore à tous les hommes 'bien-pensants', c'est-à-dire à la majorité de tous les pays dits civilisés.

Quant à ceux qui pensent autrement, ils répondent aux prohibitions par la fraude ou par l'invention d'ersatz. Mais tous les hommes de tous les pays continuent à provoquer artificiellement en eux l'état de mort-dans-la-vie par le moyen de leur choix.

Il convient d'ailleurs de remarquer que grâce à la démagogie de nos foutues démocraties et au soin de leurs intérêts, les toxiques les plus employés ont été rarement prohibés. Le tabac ne le fut jamais nulle part, l'alcool presque jamais, enfin la consommation de l'opium est recommandée dans l'Inde et en Indo-Chine. La partialité de ces prohibitions n'a jamais été déterminée par le caractère plus ou moins nocif des drogues comme surtout les deux premiers exemples devraient le prouver si le jugement